



Paul Perdrizet

« Némésis »

Bulletin de correspondance hellénique, 1912, vol. 36, n° 1, p. 248-274.

Ce document fait partie des collections numériques des Archives Paul Perdrizet, le projet de recherche et de valorisation des archives scientifiques de ce savant conservées à l'Université de Lorraine. Il est diffusé sous la licence libre « Licence Ouverte / Open Licence ».



UNIVERSITÉ
DE LORRAINE

HISCANT-MA

<http://perdrizet.hiscant.univ-lorraine.fr>



ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

BULLETIN

DE

CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE

ΔΕΛΤΙΟΝ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΑΛΛΗΛΟΓΡΑΦΙΑΣ

Extrait

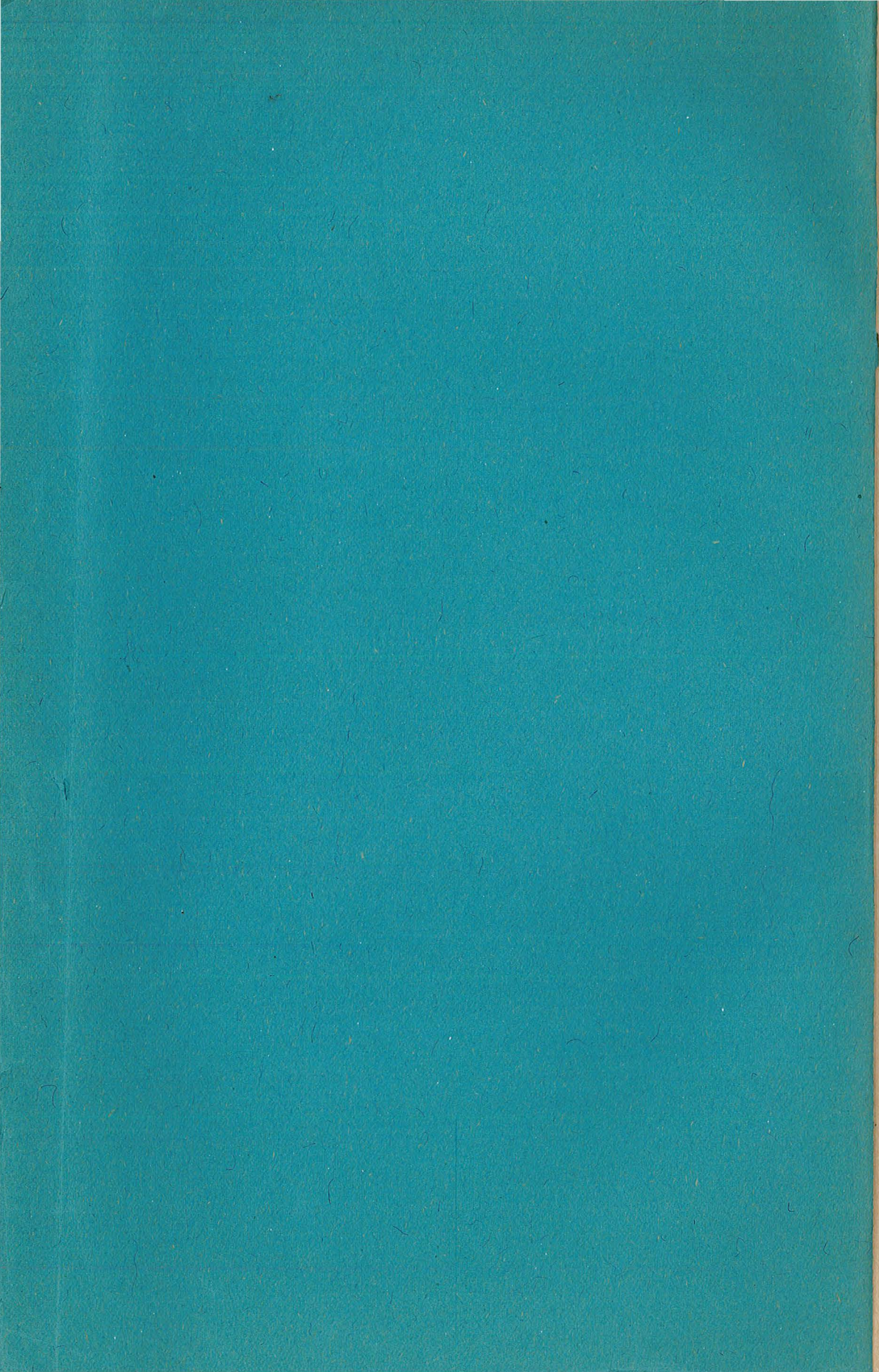
NÉMÉDIS



PARIS

LIBRAIRIE FONTEMOING, SUCESSEUR DE THORIN ET FILS

4 RUE LE GOFF 4



NÉMÉSIS

(Pl. I-II)

1. La dévotion à Némésis pendant les derniers siècles du paganisme.

Plus on descend le cours de l'Antiquité, plus nombreux sont les vestiges du culte de Némésis. C'était une dévotion extrêmement répandue dans le populaire. Il en faut tenir grand compte, si l'on veut se représenter d'une façon vivante les croyances superstitieuses des petites gens de la période hellénistique et de l'Empire. A chaque instant, de brèves prières à la Déesse redoutée leur venaient aux lèvres (1). Recevait-on un compliment? On se hâtait d'entr'ouvrir son vêtement et de se cracher sur la poitrine, pour conjurer la jalousie de Némésis; ou bien on lui demandait pardon, en se touchant le lobe de l'oreille droite (2). Constamment on songeait à elle, non seulement pour échapper à sa colère, mais aussi — et peut-être surtout, car la pauvre nature humaine est ainsi faite — pour appeler sa vengeance sur autrui. C'était la divinité de la jalousie (3), consolation et refuge des âmes basses, pour qui le succès du prochain n'est pas moins intolérable que leurs propres mécomptes; la divinité de la rancune, à qui recouraient

(1) Ἀδράστεια καὶ θεὰ σκυθροπέ Νέμεσι, συγγινώσκετε (Ménandre, fr. 321 Kock) — προσκυνῶ τὴν Νέμεσιν (Alciphron, IV, 6 Schepers, sans doute d'après quelque comédie de la Néα) — λάθοιμι δ', Ἀδράστεια (Hérodas, VI, 35) — *mitibus audi auribus | haec, Nemesi* (Ausone, *Domest.*, V, 40) — etc.

(2) Pline, *Hist. nat.*, XI, 103: *est in aure ima Memoriae locus, quem tangentes antestamur; est post aurem aequae dexteram Nemesios, quae latinum nomen ne in Capitolio quidem invenit, quo referimus tactum ore proximum a minimo digito veniam sermonis a diis ibi recondentes.* Cf. Bouché Leclercq, *L'Astrologie grecque*, p. 321.

(3) Hirzel, *Themis, Dike und Verwandtes*, p. 306.

les gens obligés de faire, comme on dit, poing en poche, ceux qui, aujourd'hui, se soulageraient en écrivant des lettres anonymes. Le sexe faible, plus vindicatif que l'autre, avait plus fréquemment recours à Némésis. Les filles surtout, sans cesse jalouses les unes des autres, l'invoquaient souvent; on constate la chose plusieurs fois dans les lettres d'Alciphron, où se reflètent, comme on sait (1), à plusieurs siècles de distance, les mœurs et les caractères dépeints par la comédie nouvelle, tels que Diphile, Philémon et Ménandre les avaient observés à Athènes. Myrrhina, pour ramener à elle un amant qui la délaisse, la menace du courroux de Némésis (2); sa lettre pourrait être scellée d'une de ces intailles qui représentent Éros enchaîné à une colonne et châtié par Psyché (3); sur la colonne est la γούψ de Némésis, ou plutôt, comme nous le verrons, Némésis elle-même, sous la forme d'une γούψ; dans le champ, cette inscription, cri de vengeance de la femme délaissée: ΔΙΚΑΙΩC, ou, ce qui est plus explicite encore: ΔΙΚΑΙΩC ΠΑΧΧΕΙC. — Thaïs est furieuse contre deux autres ἐταῖραι, qui se sont moqué d'elle: «Un jour, je me vengerai de ces femmes-là, et pas à coups de langue, mais d'une façon qui les fera rudement souffrir: j'ai foi en Némésis!» (4). — Léæna écrit à son ancien amant Philodème, qui est marié, pour se moquer de la légitime de celui-ci: si elle était Philodème, elle aimerait mieux, par Némésis! coucher avec un crapaud qu'avec ce laideron (5). — Feu Édouard Tournier, mon bon maître, dans son beau livre sur Némésis, n'a considéré cette divinité que sous son aspect le plus antique et le plus grave, telle qu'elle apparaît dans les textes classiques, les *Perses* d'Eschyle, les *Histoires* d'Hérodote. Les té-

(1) Legrand, *Daos*, p. 23.

(2) Alciphron, IV, 10 Schépers.

(3) Fröhner (*C. R. de la Société française de numismatique*, t. III, p. 39) énumère quatre intailles de ce type.

(4) Alciphron, IV, 6.

(5) *Id.*, IV, 12: μετὰ φρόνου καθεύδειν ἄν εἰλόμην, Νέμεσι δέσποινα.

moignages postérieurs obligent à changer de point de vue. Ne bornons pas l'étude de l'hellénisme à la période classique.

2. Le type de Némésis foulant aux pieds le crime.

J'ai déjà parlé de Némésis ici même (1), en 1898, dans un de ces articles en petits caractères, comme le *Bulletin* en publiait alors. Le caractère choisi n'impliquait pas forcément que ces articles fussent de deuxième classe. Je montrais dans celui-là que deux reliefs, l'un encore en place sur le grenier public d'Andriaké en Lycie (2), l'autre provenant de Gortyne (3) et conservé au Musée Britannique, avaient été mal interprétés et se rapportaient l'un et l'autre au culte de Némésis. Celui de Gortyne surtout m'avait semblé curieux: la Déesse y est figurée debout sur un homme nu. De cette représentation j'avais rapproché un relief votif du Pirée (4), entré naguère au Louvre, où Némésis est figurée ailée et foulant aux pieds un homme nu. J'expliquais que l'homme écrasé par Némésis personnifiait l'ὄβριότης.

Je suis en état aujourd'hui de fortifier cette interprétation à l'aide de documents nouveaux.

Ce sont d'abord deux monnaies de bronze, frappées sous Trajan à Alexandrie; elles manquent au catalogue de Poole; elles appartiennent à M. Dattari (du Caire), à qui j'en dois des empreintes.

ΑΥΤΤΡΑΙΑΝΣΕ
ΒΓΕΡΜΔΑΚΙΚ
Tête de Trajan à dr., laurée.

Némésis ailée, courant à dr., la tête de profil; tunique courte, brodequins; la main g. sur une roue de trois quarts; sous le pied droit, un homme étendu.

L' E dans le champ.

(1) *BCH*, XXII (1898), p. 599-602.

(2) Beaufort, *Karamania*, p. 26; Benndorf, *Reisen in Lykien*, II, p. 42.

(3) Arthur Smith, *Cat. of gr. sculpture*, I, p. 794; *BCH*, XXII (1898), pl. XVI, 2.

(4) *BCH*, XXII, pl. XV.

ΑΥΤΤΡΑΙΑΝCΕ
ΒΓΕΡΜΔΑΚΙΚ
Tête de Trajan à dr., laurée.

Même type que sur la monnaie précédente, sauf que la tête de Némésis semble de face.
L. II dans le champ.

Ce sont ensuite deux statuettes de marbre blanc, trouvées l'une et l'autre en Basse Égypte. L'une, qui proviendrait de Mit-Rahineh, c'est-à-dire de Memphis, appartient, elle aussi, à M. Dattari (pl. I); elle a fait dans l'*Arch. Anzeiger* de 1905, p. 69, de la part de M. Rubensohn, l'objet d'une mention sommaire, illustrée d'une photographie que M. S. Reinach a fait calquer pour son *Répertoire de la sculpture*, t. IV, p. 235, n° 1; les reproductions que j'en donne ici ont été exécutées, grâce à l'aimable autorisation de M. Dattari, par mon excellent ami M. le docteur Fouquet. Cette statuette mesure, sans la plinthe, 0^m.45. — L'autre (pl. II), qui mesure, avec la plinthe, 0^m.86 de haut, appartient depuis quelque temps au vieil antiquaire de Gizeh, Ali; elle proviendrait de Semenoud, l'ancienne Sébennytos, au milieu du Delta. Bien entendu, il convient de se défier de ces indications de provenance, qui ne sont nullement garanties. Les deux statuettes se ressemblent tellement, comme matière, comme type et comme style, qu'on est reçu à croire qu'elles ont été trouvées au même endroit, autrement dit qu'elles proviennent d'un seul et même Νεμεσιον.

Toutes deux représentent la Déesse debout, ailée, vêtue d'une longue tunique et chaussée de hautes bottines. Celles de la statuette d'Ali sont en peau de bête, la tête de la bête orne le haut de la chaussure. La tunique est nouée par une ceinture sous les seins et relevée jusqu'au dessus des bottines par une autre ceinture, invisible celle-ci. La main droite s'approche du haut de la tunique: c'est le geste de Némésis, connu par une foule de monuments, notamment par le relief de Gortyne. Le bras gauche pend le long du corps, la main gauche tient verticalement une roue, qui repose sur un petit autel quadrangulaire. La statuette

Dattari interpose entre la roue et l'autel une petite sphère, qui représente, peut-être, la sphère du monde; car Némésis veille sur le monde: Μεγάλη Νέμεσις ἡ βασιλεύουσα τοῦ κόσμου, *Magna ultrix regina orbis*, l'appelle une inscription bilingue de Rome (1); et l'épigramme inscrite sur le relief du Pirée s'exprime en ces termes:

Εἶμι μὲν, ὡς ἔσοραῖς, Νέμεσις μερόπων ἀνθρώπων,
 εὐπτερος, ἀθανάτα, κύκλον ἔχουσα πόλου·
 ποιῶμαι δ' ἀνὰ κόσμον αἰεὶ πολυγηθεῖ θυμῷ . . .

Némésis est ailée, εὐπτερος, c'est-à-dire munie de grandes et fortes ailes, parce qu'elle parcourt sans cesse le monde à la poursuite du crime. Sa demeure, comme à toutes les divinités olympiennes, est le ciel; c'est pourquoi une inscription l'appelle Οὐρανία (2). Mais les crimes des hommes l'obligent à descendre souvent de l'Olympe, οὐρανόθεν. Le Grec qui lisait dans l'*Iliade* le vers auquel j'emprunte cette expression —

ἦλθον ἐγὼ παύσουσα τὸ σὸν μένος, αἶ κε πίθηαι,
 οὐρανόθεν (3) —

comprenait, sans qu'Homère eût besoin de le dire, qu'Athéna, cette fois-là, pour descendre du ciel, devait s'être munie d'ailes. Si la mythologie chrétienne a représenté avec des ailes le serpent de la Genèse et de l'Apocalypse, c'est que celle-ci racontait que l'archange Michel avait vaincu l'*antiquus serpens* dans le ciel, et que la logique populaire avait pensé qu'un serpent qui habitait le ciel devait être ailé (4). Le folk-lore grec avait raisonné de

(1) *CIL*, VI, 532.

(2) *CIA*, III, 289.

(3) *A*, 208.

(4) *Apoc. Joan.*, XII, 7-10; *Genèse*, III, 1. Cf. Longpérier, *Œuvres*, III, p. 148.

même pour les divinités olympiennes: pour qu'elles pussent se transporter à travers les espaces de l'air, il fallait ou qu'elles s'assissent sur le dos de leurs oiseaux familiers, comme fait l'Aphrodite de la fameuse coupe à fond blanc du Musée Britannique, ou qu'elles se servissent de véhicules ailés — tel le trépied ailé d'Apollon —, ou qu'elles montassent dans des chars traînés par des oiseaux (1) ou par des chevaux ailés (2), ou qu'elles-mêmes eussent des ailes. Athéna, le cas échéant, en pouvait avoir (3), comme toutes les divinités que leurs fonctions obligeaient de se rendre rapidement d'un point à l'autre du monde, comme Hermès, messager des dieux, comme Iris, messagère des déesses, comme Niké, messagère de victoire (4), comme Hypnos et Thanatos, comme Éros et Himéros, enfin comme Némésis: τὰ πτηρὰ τὴν ταχύτητα τῆς κινήσεως δηλοῖ (5). Philostrate écrit à un μειράκιον qui le délaisse: ταχέως σε θεασάιμην γενειῶντα καὶ παρ' ἄλλοτριῶν θυραῖς κείμενον καὶ Ἔρωσ, καὶ Νέμεσις, ὄξεις θεοὶ καὶ στρεφόμενοι (6): l'épithète ὄξεις caractérise bien ces divinités vindicatives, l'épithète στρεφόμενοι convient à une divinité versatile, comme Éros, ou gyrovague, comme Némésis, qui sans cesse court et vole par le monde sur la piste de l' ὕβρις. Notons, d'ailleurs, que Némésis n'a été représentée ailée que dans les derniers temps du paganisme. Ammien Marcellin, il est vrai, semble dire le contraire: *pinnas illi (sc. Nemesi) fabulosa vetustas*

(1) *BCH*, XXII, p. 416.

(2) Euripide, *Iph. à Aulis*, 250-251; *Fouilles de Delphes*, t. IV, pl. VII. Cf. *Rev. ét. anc.*, 1904, p. 10.

(3) *Fouilles de Delphes*, t. IV, pl. VII; *Röm. Mitth.*, 1898, pl. 12.

(4) Les anges sont ailés parce qu'ils sont les messagers de Dieu, la Vierge a été représentée ailée au moins une fois, comme reine des anges (Perdrizet, *La Vierge de Miséricorde*, p. 213, pl. XXVIII, 2). Jean le Baptiste est figuré ailé dans l'art byzantin, à partir du XIII^e siècle (Millet, *Rev. arch.*, 1908, I, p. 173) parce qu'il fut l'ἄγγελος du Seigneur (*BCH*, 1907, p. 28).

(5) Suidas, s. v. Πρίαπος (cette notice concerne le Priape égyptien, c'est à dire le Min de Chemmis et de Coptos).

(6) *Epist.*, XIV (p. 47 Hercher).

aptavit, ut adesse velocitate volucris cunctis existimeretur (1). Mais il ne faut pas oublier qu'Ammien écrivait à la fin du IV^e siècle, et que deux cents cinquante ans auparavant Pausanias avait remarqué que le type iconographique de Némésis ailé est une invention tardive de l'imagerie grecque (2).

Cette Némésis ailée des derniers siècles du paganisme nous semble, à cause de ses ailes, une sorte d'ange. Les textes confirment cette impression. Ils nous apprennent que les païens, au moins ceux de l'Égypte impériale, croyaient à l'existence non seulement d'une Némésis universelle, mais d'une infinité de Νεμέσεις, chaque homme ayant la sienne, qui veillait sur lui, ou plutôt qui le surveillait, comme un ange justicier, pour le punir s'il transgressait la loi du partage. Les croyances chrétiennes ne sont pas nées de rien, elles sont sorties de croyances antérieures, dont parfois elles ne se distinguent guère: entre les Νεμέσεις individuelles du paganisme finissant et les anges gardiens des chrétiens, il n'y a pas de différence essentielle. Ὡ Θεοί, ὃ τῶν Νεμέσεων τῶν σὺν ὑμῖν διατριβουσῶν τὴν πᾶσαν ὥραν κυβερνῆται, dit une prière contenue dans un livre magique écrit en Égypte, au III^e siècle de notre ère (3); et voici l'imprécation qu'on a déchiffrée sur une pierre tombale d'Alexandrie: Θεῶ ὑψίστῳ καὶ πάντων ἐπόπτῃ καὶ Ἡλίῳ καὶ Νεμέσει αἰθροῖ Ἀρσινόῃ ἄωρος τὰς χεῖρας· εἴ τις αὐτῇ φάρμακα ἐποίησε ἢ καὶ ἐπέχαρῆ τις αὐτῆς τῷ θανάτῳ ἢ ἐπικαιρεῖ, μετέλθετε αὐτούς (4). Arsinoé, qui est morte empoisonnée, invoque contre ses assassins et contre ceux qui se sont réjouis de sa mort leurs propres Νεμέσεις. L'idée de considérer Némésis sous l'aspect de pluralité se constate encore hors de l'Égypte grecque; car les deux Νεμέσεις smyrniotes s'expliquent, comme l'a

(1) XIV, 25.

(2) I, 33, § 6.

(3) Dieterich, *Papyrus magica Musei Lugdunensis Batavi*, dans les *Jahrbücher* de Fleckeisen, suppl. XVI, p. 807.

(4) *Bull. de l'Institut égyptien*, n° 12 (1872-3), p. 116 = *Αθήναιον*, III, p. 77. Cf. Schürer, dans les *Berl. Sitzungsber.*, mai 1897, p. 212 et Cumont, *Studia Pontica*, III, p. 17.

montré Usener (1), par la tendance du folk-lore à tenir la divinité pour multiple, la multiplicité, dans les temps primitifs où l'esprit humain ne concevait pas encore de numération compliquée, ayant été exprimée par le chiffre trois et plus anciennement encore par le chiffre deux.

Il faut donc, dans nos répertoires de mythologie figurée, faire une place au type de Némésis écrasant l'Υβρις ou l'ὕβρισις. Du reste, ne nous abusons pas sur la valeur d'art de cette curiosité iconographique. Assurément, l'idée de faire punir par Némésis l'Υβρις ou l'ὕβρισις aurait pu être rendue d'une façon grandiose et terrible. Mais, sans faire tort à l'art antique, on peut penser qu'il n'a pas traité ce thème de manière à nous émouvoir beaucoup. Le tableau de Prudhon, *La Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime* (2), est d'une poésie autrement puissante (je me demande si cette puissance ne vient pas en partie de ce que le peintre a conçu sa composition à la façon d'un relief). Dans la disproportion entre Némésis et l'ὕβρισις persiste une naïveté archaïque, qui gêne quand on examine nos deux statuettes du point de vue artistique (car si l'on se place au point de vue de l'imagerie religieuse, dont c'est une règle invariable de figurer les divinités plus grandes que les hommes (3), cette disproportion n'a rien de choquant). Mais surtout, le visage de Némésis, dans ces deux effigies, est vraiment trop dépourvu de passion et de caractère: on ne s'imaginait pas la terrible déesse, θεὰ σκυθρωπός (4), μακάρων πικροτάτη Νέμεσις (5), avec ce visage placide et inexpressif. Convenons-en, l'art classiciste et même l'art classique ne savent point, comme l'art du Moyen Age, ou comme l'art romantique, donner le frisson.

(1) *Dreihheit*, dans *Rhein. Museum*, 1903, p. 190.

(2) Au Musée du Louvre.

(3) Héphæstos l'avait observée en historiant le bouclier d'Achille (Σ, 517-518). Pour la survivance de cette règle dans l'art du Moyen-âge, voir mon livre: *La Vierge de Miséricorde* (Paris, 1908), p. 199.

(4) Ménandre, fr. 321 Kock.

(5) *Anth. Pal.*, XII, 160.

3. Le culte de Némésis dans l'Égypte grecque.

Je voudrais rassembler ici les divers témoignages relatifs au culte de Némésis dans l'Égypte grecque.

Par ordre chronologique, c'est d'abord le groupe des trois dédicaces déliennes à Isis-Némésis (1), faites en 110/9 avant notre ère (2) par le prêtre de Sarapis, Sosion. Comme le personnage était Athénien, on a voulu voir dans le syncrétisme dont elles témoignent le résultat d'une fusion qui se serait opérée, à Délos même et au II^e siècle avant notre ère, période où l'île sainte était possession athénienne, entre le culte attique de la Némésis de Rhamnonte et le culte gréco-égyptien d'Isis, introduit à Délos par les marchands alexandrins (3). Cette hypothèse n'est guère plausible. Le syncrétisme Isis-Némésis doit être antérieur à la fin du II^e siècle, il s'est produit, je suppose, à Alexandrie et dans l'Égypte grecque, il s'explique par l'assimilation d'Isis d'une part, de Némésis de l'autre avec Tyché, qui dans cette équation a joué, si l'on peut ainsi dire, le rôle de moyen terme.

Le culte de Némésis à Alexandrie est attesté pour le Haut Empire par un texte littéraire bien intéressant. Ap-pien (4) raconte que César fit enterrer la tête de Pompée près des murs d'Alexandrie, et que la concession où se trouvait cette sépulture s'appela depuis (ἐκαλείτο) l'enceinte sacrée de Némésis. Ce Néméséion dura jusqu'au règne de Trajan, époque où il fut détruit dans la révolte des Juifs (5).

(1) *BCH*, VI (1882), p. 336.

(2) Pour la date, cf. *BCH*, XVII (1893), p. 158.

(3) Rusch, *De Serapide et Iside in Graecia cultis* (diss. Berlin, 1906), p. 44.

(4) *Hist. rom.*, II, 90 (Viereck): τὴν κεφαλὴν τοῦ Πομπηίου προσέταξε ταφῆναι, καὶ τὴ αὐτῇ τέμενος βραχὺ πρὸ τῆς πόλεως περιτεθὲν Νεμέσεως τέμενος ἐκαλείτο· ὅπερ ἐπ' ἐμοῦ κατὰ Ῥωμαίων αὐτοκράτορα Τραϊανόν, ἐξολύνατο τὸ ἐν Αἰγύπτῳ Ἰουδαίων γένος, ὑπὸ τῶν Ἰουδαίων ἐς τὰς τοῦ πολέμου χρείας κατηρείθη.

(5) Schürer, *Gesch. des Jüdischen Volkes*⁴, p. 662.

On aimerait, n'est-ce pas, à en connaître au moins l'emplacement. Dans cette Alexandrie où il s'est passé tant de choses, nous ne pouvons pas souvent localiser les souvenirs. Peut-être le τέμενος où fut enterré le chef de Pompée se trouvait-il près du quatrième quartier (μερίς δ'), qui était, comme on sait (1), le ghetto d'Alexandrie. Car si ce Néméséion fut détruit dans le progrome de 116/7, c'est que les Juifs s'y étaient retranchés; c'est donc, assez vraisemblablement, qu'il était proche du quatrième quartier, dans le faubourg (πρὸ τῆς πόλεως) du ghetto; or ce quartier formait la partie Nord-Ouest d'Alexandrie (2). L'imprécation d'Arsinoé, que nous citions tantôt, réunit dans la même prière les Νεμέσεις grecques et le dieu des Juifs, Θεὸς Ὑψιστος: Arsinoé était une Grecque judaïsante d'Alexandrie ou une Juive hellénisante, pour qui le culte némésiaque était une dévotion de quartier.

Pourquoi l'enclos où avait été inhumé le chef de Pompée était-il devenu un Néméséion? Parce que les Alexandrins avaient attribué à Némésis la chute d'un ambitieux «trébuché de si haut»? Ou parce qu'ils avaient voulu flatter César victorieux, en faisant de Pompée le type de l'ὑβριστής? Ou au contraire — l'hypothèse est de Lombroso — pour commémorer la vengeance que Némésis avait tirée des assassins du grand Pompée? On sait en effet par Plutarque (3) que tous ceux qui avaient trempé dans «la perfidie ptoléméenne», comme Dante (4) appelle le guet-apens de Péluse — Achilles, Potheinos, Théodotos, et

(1) Josèphe, *Bell. Jud.*, II, 18, 7; *Contra Appionem*, II, 4, 19. Cf. Schubart, dans *l'Archiv für Papyrusforschung*, V, p. 119.

(2) Même raisonnement dans Lombroso, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, 2^a ediz., p. 226.

(3) *Pompée*, ch. 80.

(4) Le dernier gouffre de l'Enfer dantesque est divisé en quatre parties: la *Caïna*, qui prend son nom de Caïn, qui trahit son frère; l'*Antenora*, d'Anténor, qui trahit sa patrie; la *Tolemea* (*Inf.*, XXXIII, 124), de Ptolémée, qui trahit son hôte; et la *Giudecca*, de Judas, qui trahit son Dieu.

le roi Ptolémée lui-même — périrent successivement, chacun à son heure, de mort violente et ignominieuse. Il est permis de proposer une autre explication encore, qui s'ajoute aux précédentes sans les contredire. Les gens qui croyaient en Némésis la redoutaient: c'était la divinité de la colère céleste; ils tâchaient donc de la conjurer. Or, comment voyons-nous les catholiques, grecs ou romains, tâcher de conjurer la colère de Dieu? Par l'intercession du Christ, de la Vierge, des Saints. Les hommes devraient, à cause de leurs péchés, subir des punitions, des supplices; les Intercesseurs demandent à Dieu d'épargner à l'humanité ces supplices, en considération de ceux qu'ils ont eux-mêmes soufferts (1). Peut-être en allait-il de même pour Pompée à Alexandrie; peut-être en périssant par l'arrêt inflexible de Némésis, avait-il acquis, aux yeux des bonnes gens, le droit d'intercéder auprès de la terrible Déesse. Le culte qui se serait développé autour de la sépulture du chef de Pompée, se trouverait donc offrir une assez grande analogie avec la dévotion singulière des Palermitains d'aujourd'hui pour les âmes des criminels décapités. A quelque distance de Palerme, près du fameux pont *dell' Amiraglio*, est une petite chapelle de la Madone, dans un cimetière où l'on enterrait jadis les criminels mis à mort par arrêt de justice. Ces martyrs d'un genre spécial sont censés, en considération de la mort violente qu'ils ont soufferte, garantir d'un trépas sanglant, d'une fin brusque, d'un décès accidentel et prématuré, les gens qui leur demandent d'intercéder auprès de la Madone et du *Bambino*. Pour cette dévotion étrange, je renvoie à l'article où M. Hartland (2) résumait naguère les informations réunies par le grand folkloriste sicilien Pittrè (3). M. Hartland n'a pas vu que le culte des *Decollati*

(1) Perdrizet, *La Vierge de Miséricorde* (Paris, 1908), p. 109-113.

(2) *The Cult of Executed Criminals at Palermo*, dans *Folk-Lore*, XXI (1910), p. 168-169, pl. VIII-X.

(3) *Biblioteca delle tradizioni popolari Siciliane*, I, p. 77; II, p. 38, XVII, p. 4.

était un cas particulier, une outrance monstrueuse de la croyance à l'intercession du Christ, de la Vierge et des Saints. Peut-être cette croyance, loin d'être spécialement catholique, n'est-elle dans le catholicisme, comme tant d'autres éléments non chrétiens, qu'une survivance.

L'épithaphe dont nous parlions tantôt n'est pas la seule inscription alexandrine qui concerne le culte de Némésis (1). Aux documents épigraphiques, on joindra les témoignages numismatiques, tant celui des pièces décrites ci-dessus que celui des petits bronzes où Némésis est représentée par sa bête familière, la γούψ (2). L'onomastique des *papyri* atteste aussi l'importance de la dévotion de Némésis dans l'Égypte impériale: les noms de Νεμεσίων, Νεμεσιανός, Νεμεσίως, Νεμεσᾶς, Νεμεσίλλα abondent dans les *indices nominum* des recueils papyrologiques, *P. Tebt.*, *P. Oxy.*, *P. Fay. Towns*, *BGU*, etc. Une autre preuve est fournie par les textes astrologiques, où l'on voit qu'en Égypte la planète de Cronos (Saturne) s'appelait l'astre de Némésis: τοῦ Κρόνου ὁ ἀστὴρ λέγεται Φαίνων παρ' Ἑλλήσι, παρὰ δὲ Αἰγυπτίοις Νεμέσεως ἀστὴρ (3). Dans ce texte, qui date du III^e siècle de notre ère, παρὰ Αἰγυπτίοις signifie, je suppose, non pas les prêtres indigènes de la religion égyptienne, mais les Grecs d'Égypte et les Égyptiens hellénisés. Pour s'expliquer qu'ils donnassent à la planète Saturne le nom d'« astre de

(1) *CIG*, add. 4683 d; *Archiv für Papyrusforschung*, II, p. 566, n° 126.

(2) Poole, p. 39, nos 323-7, pl. XXV (Domitien); p. 96, nos 822-5 (Hadrien); p. 140, nos 1180-1 (Antonin). M. Dattari me communique l'empreinte d'un petit bronze d'Alexandrie qui manque au catalogue de Poole:

ΑΥΤΤΡΙΑΝCΕΒ
ΓΕΡΜΔΑΚΙΚ
Tête de Trajan à dr., aurée

Griffon femelle à dr., la patte sur la roue.
En exergue ΛΙΑ

(3) Achille Tatios, *Isag.*, ch. 17, p. 43 Maass. Cf. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, p. 94 et 321, et Boll, dans *l'Archiv für Religionswissenschaft*, XIII, p. 477, qui renvoie encore à Vettius Valens, II, 22 Kroll, et à Rhetorius Ægyptius, dans *Cod. codd. astrol.*, VII, 214, 17.

Némésis», il faut savoir, d'une part, que l'astrologie antique attribuait les morts violentes à l'influence de cette planète, d'autre part, que devant une mort violente, la foi populaire songeait aussitôt à Némésis: si cette mort lui semblait méritée, elle y voyait la main de Némésis; si elle lui paraissait imméritée, elle en demandait vengeance à la Justicière (à preuve, l'inscription, citée tantôt, d'Arsinoé).

Plus nombreuses encore sont les preuves archéologiques.

Dans son récent manuel de la religion égyptienne, M. Erman, parlant des terres-cuites dites « du Fayoum », qui représentent les divinités populaires de l'Égypte gréco-romaine, assure que beaucoup de ces humbles ex-votos sont encore énigmatiques: « Wer sind all die Gestalten, die uns begegnen? Wer ist das nackte Weib mit dem grossen Kranz? Und wer ist die andere Schöne im Bunde, das fette Scheusal, das mit gespreizten Beinen auf dem Boden hockt? Wer ist die geflügelte Sphinx, die die Tatze auf ein Rad legt?» (1). Ces figures déroutent l'égyptologie, parce qu'elles ressortissent à l'archéologie grecque. Pour la femme grasse comme truie, je crois, avec Diels (2), qu'on ne peut lui garder le nom de Baubô, proposé jadis par Millingen (3). Mais la femme vue avec la grande couronne n'est autre qu'Aphrodite; et pour la « Sphinge qui pose la patte sur une roue », je crois bien qu'il s'agit de la γούψ de Némésis, tout simplement.

Le griffon était consacré aussi à Apollon (4). Mais la γούψ qui pose le pied sur la roue n'appartient qu'à Némésis, car la roue — la « roue de Fortune », comme on aurait dit au Moyen âge (5) —, est le symbole exclusif de Némésis-

(1) *Die ägypt. Religion* (Berlin, 1905), p. 227.

(2) *Priene* (Berlin, 1904), p. 163; *Miscellanea Salinas* (Palerme 1907). Un résumé de l'article de Diels dans les *Miscellanea Salinas* a été publié par S. Reinach, dans la *Rev. arch.*, 1907, II, p. 167. Cf. Perdrizet, *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet* (Paris, 1911), p. 42.

(3) *Annali dell' Inst.*, 1843, p. 72. Cf. Longpérier, dans les *Mélanges de litt. gr.* de Miller, p. 459 = *Œuvres*, III, p. 181.

(4) Roscher, *Lexicon*, I, 444; Pauly-Wissowa, III, 110.

(5) Mâle, *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, 2^e éd., p. 119.

Tyché. Les monuments figurés du culte de Némésis n'associent d'ailleurs pas tous la γούψ et la roue. Sur le relief de Gortyne, qui paraît dater de la période hellénistique, Némésis a la γούψ sans la roue: c'est qu'à cette époque, l'assimilation de Némésis et de Tyché n'était pas encore définitive. Le relief du Pirée, qui est plus récent que celui de Gortyne, montre Némésis avec la roue, sans la γούψ. Mais en général, les monuments de la période romaine figurent à côté de Némésis la γούψ posant la patte sur la roue. Ce monstre familier est d'ailleurs plus qu'une simple caractéristique, il y faut reconnaître une autre forme de Némésis: aussi est-ce toujours un griffon femelle, dont le sexe est marqué par les tétines.

La γούψ posant le pied sur la roue formait, à elle seule, une sorte de hiéroglyphe, dont l'emploi était si fréquent, que tout le monde en comprenait le sens. N'est-ce point, par exemple, une sorte de hiéroglyphe que cette petite γούψ à la roue, figurée en creux sur un ex-voto du musée du Caire, où sont sculptés en relief les deux Agathodémons alexandrins, autrement dit Isis et Osiris sous leur forme de serpents (1)? Le croyant qui dédia cette stèle — un Égyptien, car la dédicace est en démotique — tenait, tout en remerciant les Agathodémons des biens que ces divinités *πλουτοδότηι* lui avaient donnés, à se concilier Némésis, pour qu'elle ne fût pas jalouse et même pour qu'elle le défendît contre les envieux. La γούψ à la roue se trouve en Égypte sur un nombre incroyable d'objets de la période impériale, monnaies, couvercles de lampes, chatons de bagues (2); elle est représentée par d'innombrables statuettes, en terre-cuite, en calcaire ou en bronze. Voici par exemple dans la Collection Fouquet, une γούψ de bronze (haut, 0^m 17), accroupie, la tête de trois quarts à droite, la patte droite de devant levée; la roue sur laquelle la patte était posée a dis-

(1) Edgar, *Greek Sculpture*, p. 60, pl. XXIV.

(2) *C. R. de la Société fr. de numismatique*, III (1872), p. 39.

paru (1). Un bronze analogue, provenant comme le précédent, d'un laraire domestique ou d'un Néméséion, est reproduit, sous le n° 482, dans le catalogue de la collection Philip, qui fut vendue à Paris en avril 1905 (feu Philip était un marchand d'antiquités du Caire). Un griffon en pierre est conservé au Musée du Caire (2). Voici encore deux bas-reliefs votifs d'Égypte, dont la provenance exacte n'est pas connue. Le travail en est misérable, il décèle la période impériale. L'un, qui était conservé naguère au Musée de Gizeh, a été récemment transféré au Musée gréco-romain d'Alexandrie; je l'ai publié ici même (3); il représente Némésis ailée et court-vêtue, volant ou courant, comme une sorte d'Érinys, à la poursuite de l' $\Upsilon\beta\omicron\iota\varsigma$. Le type est le même que celui des deux monnaies alexandrines de la collection Dattari, sauf que la Némésis du relief d'Alexandrie ne foule personne aux pieds. Dans la main gauche, elle tient un attribut indistinct. Sous le pied droit levé est la roue: sans doute faut-il comprendre que la Déesse parcourt le monde sur la roue.

Derrière la Némésis du relief d'Alexandrie est une grande $\gamma\acute{\omicron}\psi$, accroupie, dont la tête arrive à la même hauteur que celle de la Déesse. Cette isocéphalie donne autant d'importance, sinon plus, au griffon qu'à la Déesse elle-même: ici, évidemment, la $\gamma\acute{\omicron}\psi$ n'est pas une simple caractéristique; le relief nous montre Némésis sous ses deux formes, anthropomorphe et zoomorphe, chaque fois avec son attribut distinctif, car la $\gamma\acute{\omicron}\psi$ pose le pied sur une roue, de sorte qu'on voit deux roues l'une à côté de l'autre.

(1) Perdrizet, *Bronzes grecs d'Égypte de la Collection Fouquet*, pl. XVIII, p. 38, n° 62.

(2) Edgar, *Greek Sculpture*, n° 27512, pl. XVI = Reinach, *Répertoire*, IV, p. 443, n° 2.

(3) *BCH*, 1898, pl. XVI, 1, p. 600.

**4. Sur un relief gréco-égyptien de Némésis
faussement interprété comme une représentation
byzantine de Kairos ou de Bios.**

Le deuxième relief (fig. 1) est en calcaire, comme le précédent; mais pour avoir été longtemps maçonné dans un four ou un âtre, il a pris une teinte noir-brun, ce qui ex-



Fig. 1. Relief du Musée du Caire.

plique apparemment qu'au Musée du Caire, auquel il appartient, il était exposé en 1909 dans une vitrine consacrée à des objets en bois (1). Ces bois sont de travail copte. Si le relief a été classé à l'art copte, la responsabilité en incombe, ce semble, à M. Strzygowski, lequel dans son cata-

(1) Salle A¹, vitrine G, n° 8758.

logue des objets coptes du Musée du Caire (1), a cru devoir y reconnaître une représentation chrétienne du Καρός. L'erreur a été partagée par M. Munoz (2), avec cette nuance que M. Munoz a vu dans le relief du Caire une représentation chrétienne, non de Καρός, mais de Βίος. Puis-que l'occasion s'en offre, je rétablirai la vérité.

L'art byzantin a figuré une allégorie dont le sens est expliqué par cette épigramme de Manuel Philès (3):

« A propos d'une image de jeune homme nu, représentation allégorique de Βίος.

« Je fuis, grâce à mes ailes. Que voulez-vous saisir? Mes cheveux? Ils sont tombés. Mes pieds? Ils sont ailés, comment les saisissez-vous (4)? Mon corps? Il est nu. Vous courez en vain: malheureux! arrêtez-vous, ne croyez-pas que vous saisissez quoi que ce soit de moi. Je suis une ombre, bien que je paraisse demeurer. Je vous échappe, et m'évanouis; je deviens un fluide si vous me prenez dans les doigts. »

On a justement rapproché de cette description la fameuse plaque sculptée qui orne l'ambon de la cathédrale de Torcello (fig. 2) (5). On y voit un jeune homme à tête rase, imberbe, et γυμνός, c'est à dire très légèrement vêtu (d'une courte tunique); il court, les pieds posés sur de petites roues ailées; dans la main gauche, il tient une balance, dans la main droite il brandit une sorte de court bâton, où l'on peut voir l'un des attributs de Némésis, la coudée (πῆχυς), symbole de la mesure. Derrière le jeune homme,

(1) *Koptische Kunst*, p. 103, fig. 159.

(2) *L'Arte*, 1905, p. 149; 1906, p. 213.

(3) Édition Miller, t. I, p. 32. Cf. G. Millet, dans *Rev. archéol.*, 1908, I, p. 177.

(4) Cf. Platon, *Euthyphron*, p. 1E: ΕΥΘ. Διώκω. ΣΩ. Τίνα; ΕΥΘ. Ὅν διώκων αὐ̅ δοκῶ μαίνεσθαι. ΣΩ. Τί δέ; πετόμενόν τίνα διώξεις;

(5) Schneider, dans *Serta Harteliana*, p. 279; d'où Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, III, p. 285, qui en fait, à tort, une représentation du Temps. Sur les représentations du Temps dans l'art antique et dans l'art médiéval, il y a une curieuse page de Wilamowitz dans ses *Analecta Euripidea*, p. 232.

un homme âgé, barbu, qui a tâché de saisir par les cheveux le volage personnage, et qui, n'ayant pas réussi, fait un geste de désespoir; derrière l'homme âgé, une femme qui pleure; c'est la personnification du regret, *Μεράνοια*, selon l'explication d'Otto Jahn. Un autre homme, surgissant devant *Βίος*, lui prend la tête, pour l'arrêter; derrière cet homme, une femme qui lui apporte une couronne et une palme, symboles de victoire. Mais la victoire sera de courte durée, on ne vainc pas *Βίος*, il se débat contre celui

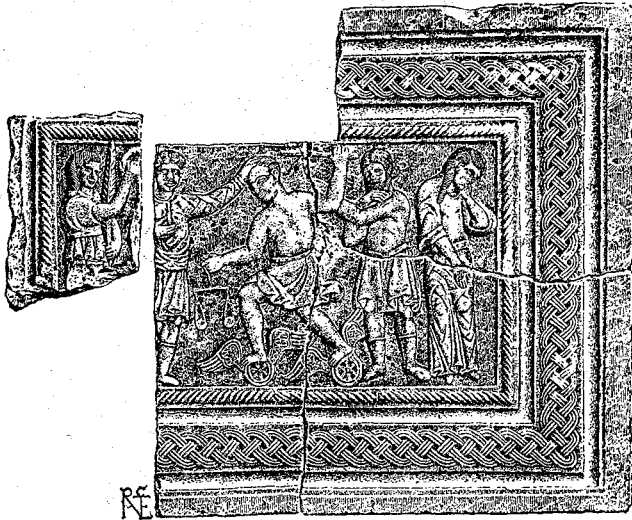


Fig. 2. Relief de Torcello.

qui tâche de l'appréhender et lève son arme, la coudée. Symbolique bizarre, comme on voit, et complexe, où il y a plusieurs choses à distinguer: évidemment, l'allégorie de *Βίος*, l'être fugitif, insaisissable, procède de l'allégorie plus ancienne de *Καιρός*, le Moment opportun, que l'art représentait avec des ailes aux pieds et tenant une balance (1). D'après Philès et le relief de Torcello, c'est par la tête que les gens qui veulent se saisir de *Βίος* tâchent de l'attra-

(1) Voir l'article *Kairos* dans le *Lexicon* de Roscher.

per: l'idée dérive évidemment du mythe qui racontait que *Kaiós* n'avait de cheveux que par devant. Quant à la coupée que le relief de Torcello prête à *Bíos*, elle a, de même que la balance, appartenu d'abord à Némésis, déesse de la mesure.

Il fallait expliquer ce symbolisme trouble et compliqué du Moyen âge byzantin pour discuter les interprétations que MM. Strzygowski et Munoz ont proposées du relief conservé au Musée du Caire. Passons maintenant à celui-ci. On y voit, au milieu, une Déesse ailée, vêtue d'une cuirasse à lambrequins, sous laquelle apparaît une courte tunique et sur laquelle est posé le manteau militaire. Elle court à droite, dans la même attitude que la Némésis du relief d'Alexandrie. Dans la main gauche, elle tient un attribut difficile à définir. Dans le champ, à gauche la balance, à droite la roue. La Déesse foule aux pieds une figure féminine, vêtue d'une robe. Selon M. Strzygowski, cette figure serait *Πρόνοια*, la Prudence: on ne s'attendait guère à cette explication. Il s'agit, évidemment, d'*Ἔβρις* personnifiée. De même, la figure foulée aux pieds par la Némésis d'Ali, étant féminine ce semble, doit représenter, non pas l'*ἕβριστης*, mais l'*Ἔβρις* elle-même. Derrière la Némésis du relief du Caire, est une figure féminine, assise, dans l'attitude du chagrin. C'est *Μεράνοια*, la personnification du regret tardif et stérile: elle assiste, impuissante et désolée, à l'écrasement d'*Ἔβρις*.

Il est étrange que la Némésis du relief conservé au Musée du Caire ait pu être prise pour un personnage masculin, *Bíos* ou *Kaiós*, car le visage et les cheveux indiquent clairement une figure féminine. Il est encore plus étrange qu'on ait prêté la cuirasse à *Kaiós* ou à *Bíos*. Me permettra-t-on de m'étonner aussi que M. Strzygowski n'ait pas fait état de l'article paru ici même, en 1898, où je publiais les reliefs d'Alexandrie et du Louvre, qui donnent la clef de celui du Caire; il le connaissait, puisqu'il en cite le titre

dans sa description du relief du Caire ; mais il avait son siège fait.

Cette tentative d'annexion par les byzantinistes d'un monument aussi sûrement païen que le relief du Caire, n'est vraiment pas heureuse, pas plus que la tentative analogue de M. Munoz (1) pour expliquer comme une autre représentation de Βίος la Némésis du relief trouvé par Bent au théâtre de Thasos (2). Ce relief nous montre, à gauche, dans une sorte de niche, une Némésis court-vêtue, ailée, avec la roue et la balance; à droite, dans un encadrement rectangulaire, deux Némésis jumelles, pareilles l'une à l'autre, vêtues du long chiton et du manteau, la $\pi\eta\chi\upsilon\varsigma$ dans la main gauche, et faisant de l'autre main le geste némésiaque. Les sculptures paraissent dater de l'Empire. Thasos était alors en relations très actives, pour son vin et son marbre, avec les grands ports méditerranéens (3). On est donc tenté de se demander si la Némésis court-vêtue du relief thasien ne serait pas un ex-voto d'Alexandrins, et les deux Némésis jumelles un ex-voto de Smyrniotes, venus à Thasos pour raisons commerciales, ou peut-être, puisque ces reliefs votifs proviennent du théâtre, pour se produire comme artistes. Une monnaie d' $\delta\mu\acute{o}\nu\omicron\iota\alpha$, frappée par Smyrne et Milet sous Antonin (4), montre Apollon milésien côte à côte avec les Némésis smyrniotes; le même type paraît, sous le même règne, dans la numismatique alexandrine, sans doute à cause des rapports commerciaux et autres entre Alexandrie d'une part, Smyrne et Milet de l'autre.

(1) *L'Arte*, 1906, p. 213.

(2) Photographie dans le *Lexicon* de Roscher, s. v. *Nemesis*, t. III, col. 157.

(3) *IG*, XII, 8, nos 581-586. Une épigramme attribuée à tort à Théocrite (*Anth. pal.*, VII, 534; cf. Frietzsche, *Theocrits Gedichte*³, p. 287) déplore le naufrage d'un marchand qui «faisait route de la Coelé-Syrie vers la riche Thasos».

(4) Poole, p. XLIII et 120, pl. III, nos 1028 et 1031.

5. Discussion de la théorie de W. Amelung sur l'influence du style praxitélien dans l'Alexandrie des Ptolémées.

Nos deux statuettes de Némésis ont un certain moelleux dans l'exécution, quelque chose d'arrondi et, si je puis dire, de suave dans les traits du visage, qui est précisément la caractéristique que M. Amelung (1) et plusieurs autres (2) à sa suite ont cru celle des sculptures grecques exécutées à Alexandrie et en Égypte pendant la haute période ptolémaïque. Une bouture, prise à Athènes au tronc praxitélien, aurait, dès la fondation d'Alexandrie, été plantée en terre d'Égypte, y aurait pris racine et donné des fruits. Alexandrie fut fondée en effet au temps où le style de Praxitèle était encore dans sa nouveauté et dans sa première vogue; et elle put bien se trouver à ses débuts sous la dépendance artistique d'Athènes, puisque l'on constate que pour la religion et pour le droit, pour l'organisation municipale et économique, pour la littérature et la philosophie, elle a commencé par subir l'influence athénienne. Un de ses faubourgs s'appelait Éleusis, Ptolémée Sôter y avait consacré un temple à l'instar du sanctuaire éleusinien, et le hiérophante qui avait présidé à cette cérémonie était un Eumolpide. Le port d'Alexandrie avait été aménagé sur le modèle du Pirée. La ville était divisée, selon le type clisthénien, en tribus et en dèmes. Ses lois étaient calquées, croit-on, sur la législation athénienne (3). Si Ptolémée Philadelphe ne parvint pas à attirer Ménandre

(1) *Dell' arte alessandrina, a proposito di due teste rinvenute in Roma*, dans le *Bulletino comunale*, 1897, p. 110-143.

(2) S. Reinach, *Rev. arch.*, 1903, p. 232 et 388; 1904, I, p. 374; *Recueil de têtes*, p. 144, 163, 208. Collignon, dans le *Recueil de mémoires du centenaire des antiquaires de France*, p. 84; *Scopas et Praxitèle*, p. 103-104. Edgar, *Greek Sculpture*, p. VI, etc.

(3) Pour tous ces faits, plus ou moins démontrés, voir *Rev. ét. anc.*, 1910, p. 220 et 229; et Jouguet, *La vie municipale dans l'Égypte romaine*, p. 136.

à Alexandrie, du moins Démétrios de Phalère, le péripatéticien homme d'État, était-il venu, après sa chute du pouvoir, chercher un asile en Égypte (1). Les monuments funéraires alexandrins de la haute période ptolémaïque témoignent d'emprunts à l'art attique: les statuaires d'Athènes, gênés par la loi somptuaire de Démétrios (2), auraient peut-être émigré à Alexandrie (3)...

Tout cela est bel et bon, en ce sens que, sans mériter d'être taxé de chauvinisme attique rétrospectif, on se réjouit de constater que l'influence d'Athènes a pénétré la ville neuve des Lagides. Malgré la décadence de sa puissance politique, la rayonnante cité restait l'école de l'hellénisme. Mais cette constatation, d'une portée très générale, nous écarte sensiblement de la théorie de M. Amelung, théorie très particulière et très précise, aussi bien pour ceux qui y ont adhéré que pour celui qui l'a lancée: M. Collignon, par exemple, la formule ainsi: «en étudiant un groupe de sculptures de provenance alexandrine, M. Amelung y a reconnu tous les caractères du style de Praxitèle. A n'en pas douter, ses disciples immédiats ou indirects introduisent en Égypte, au temps des premiers Ptolémées, ces types praxitéliens, qui sont bien faits pour flatter le goût des amateurs alexandrins (4)».

Peut-être s'est-on trop pressé de contresigner cette théorie. Elle se rattache, pour les compléter, à celles de M. Schreiber sur l'art alexandrin, théories excessivement conjecturales, où le raisonnement à priori supplée à l'insuffisance des preuves d'observation. M. Amelung lui-même a marqué d'un mot très net ce caractère des théories du professeur de Leipzig: *il Schreiber, più indovinando che dimostrando* (5). On raisonne sur «la sculpture alexandrine de

(1) Plutarque, *De exilio*, 7. Cf. *Monuments Piot*, t. V, p. 67.

(2) Cicéron, *De legibus*, II, 26. Cf. Pauly-Wissowa, t. IV, col. 2824.

(3) Pfuhl, *Alexandrinische Grabreliefs*, dans *Ath. Mitth.*, 1901; cf. *Monuments Piot*, t. IV, p. 221-233.

(4) *Scopas et Praxitèle* (Paris, 1907), p. 103.

(5) *Art. cit.*, p. 110.

la haute période ptolémaïque » comme si on la connaissait par des documents explicites et des témoignages catégoriques. La vérité, c'est que nous ne connaissons par les textes littéraires aucun sculpteur alexandrin; que nous ne connaissons, par l'épigraphie alexandrine, qu'une seule signature de statuaires, et c'est la signature d'un Rhodien et d'un Antiochéen (1). La vérité encore, c'est qu'on ne cite, parmi les sculptures trouvées en Égypte, aucun morceau important dont on puisse dire qu'il soit, « à n'en pas douter », l'œuvre d'un praxitélisant de la période ptolémaïque.

Un archéologue dont j'estime beaucoup les opinions — pourquoi ne le nommerais-je pas? c'est Gabriel Leroux — me disait que depuis qu'il avait visité le musée d'Alexandrie et surtout la salle grecque du musée du Caire, la théorie d'Amelung lui semblait séduisante. J'ai été frappé, au contraire, de ne trouver dans ces collections aucune sculpture praxitélisante qui soit sûrement de la période ptolémaïque, je ne dis même pas du temps des premiers Ptolémées. M. Edgar, dans son catalogue des sculptures grecques du musée du Caire, le reconnaît bien (2): ce loyal aveu est d'autant plus remarquable que M. Edgar adhère en gros à la théorie de M. Amelung. L'Aphrodite de Coptos (3), qui forme la pierre angulaire de cette théorie, date-t-elle vraiment, « à n'en pas douter », de la haute période ptolémaïque? Cette statuette, qui mesure 35 centimètres de haut dans son état actuel et qui, dans son intégrité, pouvait en avoir 45, doit être une de ces images d'Aphrodite comme les contrats de mariage de l'Égypte impériale en mentionnent (4); elles occupaient la place d'honneur dans

(1) Löwy, *Inschriften griechischer Bildhauer*, n° 187 (sur la base d'un cheval en marbre blanc; III^e ou II^e siècle avant notre ère): Θεῶν Ἀντιοχεύς καὶ Δημήτριος Δημητρίου ἐποίησαν.

(2) *Greek Sculpture*, p. VI.

(3) Amelung, *art. cit.*, p. 113, fig. 1; Edgar, n° 27455, pl. VI.

(4) Mitteis, *Reichsrecht und Volksrecht* (Leipzig, 1891); Wessely,

le laraire domestique, il n'y a pas de maison de la période romaine dans les ruines de laquelle on ne puisse s'attendre à en découvrir d'analogues; en fait, on en a retrouvé partout où l'on a fouillé des maisons antiques: je me contente de rappeler celles que je connais le mieux, celles qui ont été exhumées dans les maisons de Delphes. — De même, quelle date assigner à la série si remarquable de têtes et de bustes en marbre grec, trouvés en 1908 à Tell Timai dans le Delta (1) ? ou au groupe de Dionysos et du Satyre, trouvé naguère à Alexandrie (2) ? Sont-ce des œuvres de la haute période hellénistique, ou des sculptures plus tardives ? Praxitèle, assurément, aurait beaucoup à revendiquer dans le groupe du Dionysos et du Satyre; mais les archéologues ne sont pas certains que l'œuvre originale, dont dérive la réplique d'Alexandrie et les répliques analogues, ait été de Praxitèle: M. Amelung lui-même, dans son excellent guide des musées d'antiques de Florence (3), admet l'opinion de M. Helbig (4), que ce groupe était une œuvre décorative, due à un praxitélisant de la période romaine.

J'espère que nos deux statuettes de Némésis feront hésiter les archéologues, quand il s'agira de dater des sculptures grecques d'Égypte ayant le *sfumato* praxitélisant. Car, supposez que la statuette d'Ali nous fût parvenue, comme celle de M. Dattari, veuve de sa plinthe et de son inscription: les partisans de la théorie de M. Amelung n'auraient pas manqué d'y voir une œuvre praxitélisante de la période hellénistique; ils auraient insisté sur le caractère du profil, sur la façon toute praxitélienne dont

Corp. pap. Raineri, t. I, nos 21, 22, 27. Cf. Th. Schreiber, dans *Berl. phil. Woch.*, 1903, col. 306 et Perdrizet, *Bronzes de la coll. Fouquet*, p. 2.

(1) *Musée Égyptien*, t. III, pl. I-IV (Edgar).

(2) *Annales du Service*, t. VII, p. 221-225; t. VIII, p. 130 (Breccia).

(3) *Führer durch die Antiken in Florenz*, n° 140; *Sculpturen des Vatic. Museums*, t. I, p. 706.

(4) *Führer*, n° 122.

sont rendus l'œil, notamment la paupière inférieure, et la région de l'œil; ils auraient remarqué, comme indices chronologiques, que les pupilles étaient figurées seulement au pinceau, et que la coiffure ressemble à celle de maintes statues d'Aphrodite, dont les originaux peuvent remonter à la période hellénistique. Au contraire, la statuette Dattari aurait été datée de la période impériale, parce que les pupilles y sont figurées au ciseau et parce que la coiffure se retrouve, au II^e siècle de notre ère, sur des monnaies et des bustes (1). Heureusement, la statuette d'Ali a conservé sa plinthe; on y lit un nom (2) — au génitif, soit le nom du donateur, soit le nom du marbrier —

ΠΤΟΛΛΑΝΟΥΒΙΔΟΣ

en lettres grêles et allongées, qui ne permettent pas d'attribuer la statuette à une époque antérieure au II^e siècle de notre ère. On ne prétendra pas, je pense, que notre statuette doit être μετεπίγραφος. Elle date donc à peu près de la même époque que celle de M. Dattari. Comme ces deux sculptures sont praxitélisantes, c'est donc qu'il se trouvait des amateurs pour raffoler du « genre praxitèle » et des sculpteurs pour en faire, jusqu'en pleine période impériale, presque aussi longtemps que le paganisme a eu besoin de statues. Le poncif qu'avait créé le maître athénien a servi après lui pendant des siècles.

Et il a servi d'un bout à l'autre de la Grécité. Les Alexandrins et les Grecs d'Égypte n'ont pas seuls raffolé de Praxitèle, pas plus qu'ils n'ont été seuls à raffoler d'Euripide ou de Ménandre. Les œuvres qui nous donnent la meilleure idée du « faire » fondu et caressant des praxitélisants — la tête de Cyzique (3), ou, mieux encore, cette

(1) *Monuments Piot*, t. IV, p. 252, pl. XXI.

(2) Les noms analogues, Πτόλλις, Πτολλάς, Πτολλίων, Πτολλάρος, etc. abondent dans l'onomastique gréco-égyptienne de la période impériale.

(3) *Arch. Anz.*, 1894, p. 28; *Arch. Jahrb.*, 1909, p. 80-81; S. Reinach, *Recueil de têtes*, pl. 177.

tête de Chios (1) devant laquelle notre grand Rodin a médité si profondément sur Praxitèle (2) —, ce n'est pas en Égypte qu'on les a retrouvées.

Ces remarques m'obligent à souligner ce qu'il y a de tout à fait téméraire, et vraiment d'outrancier, dans l'hypothèse de M. Amelung. Retrouvant dans les musées, parmi les antiques sans état civil, des têtes qui présentent les caractères du style praxitélisant, il les adjuge à cette école praxitélisante dont il a préalablement doté l'Alexandrie des premiers Ptolémées. On se rappelle, par exemple, la tête de Munich, connue sous le nom très impropre de « Méthé » (3): quoiqu'elle soit sèche et peu attrayante, elle n'en accuse pas moins chez son auteur le désir de faire du praxitéle: « travail alexandrin », prononce M. Amelung, « exécuté à Alexandrie sous les premiers Ptolémées ». Combien plus raisonnable l'opinion de Furtwängler: « Dieser Kopf ist Arbeit einer mehrfach, nicht allein in Alexandrien auftretenden Richtung, die sich an die Weise des Praxiteles anschloss » (4). M. Wace (5) et M. Marshall (6) ont formulé sur la théorie de M. Amelung des réserves analogues.

Autre remarque: est-il vraisemblable, à priori, que les sculpteurs alexandrins sous les premiers Ptolémées aient subi exclusivement l'influence de Praxitèle? Quand on lit dans l'article d'Amelung que la sculpture grecque d'Égypte ne présente pas trace de l'influence lysippéenne (7), on se

(1) *Ant. Denkm.*, II, 59; *Arch. Jahrb.*, 1909, p. 73.

(2) *Le Musée*, 1904, p. 298; cité par Marshall, dans *Arch. Jahrb.*, 1909, p. 74.

(3) Brunn-Bruckmann, n° 125.

(4) *Beschreibung der Glyptothek* (Munich 1900), p. 243, n° 246. Je ne puis souscrire au reste du jugement de Furtwängler: « nicht Kopistenarbeit, sondern ein Original hellenistischer Epoche ». Si la « Méthé » avait appartenu au musée du Louvre, peut-être le grand critique l'eût-il jugée avec moins d'indulgence.

(5) *JHS*, 1906, p. 241.

(6) *Arch. Jahrb.*, 1909, p. 83.

(7) *Art. laud.*, p. 140: « Mancano dappertutto — e quest' è un risultato molto importante — le traccie d'un' influenza della scuola di Ly-

sent inquiet; on se rappelle que Lysippe fut le sculpteur officiel d'Alexandre, qu'Alexandre était enterré dans Alexandrie, qu'il recevait un culte de la part des Alexandrins; on se dit que les effigies de l'Éponyme devaient être nombreuses dans Alexandrie, et qu'un bon nombre devaient se rattacher à l'art de Lysippe. En fait, on a retrouvé à Alexandrie un petit buste d'Alexandre, dont la ressemblance avec l'hermès Azara, réplique probable d'une œuvre lysippéenne, a frappé M. Schreiber (1). M. Winter (2) a appelé l'attention sur une statuette de bronze conservée au Louvre (3), qui provient de la Basse Égypte et qui représente probablement Alexandre; M. Winter a voulu y voir la réplique d'une statue de Lysippe, l'Alexandre à la lance, dont nous connaissons l'existence par Plutarque et par Himérios (4); on a contesté cette hypothèse (5), mais le caractère lysippéen de la statuette n'a été mis en doute par personne. D'autre part, depuis que la découverte heureuse de M. Preuner concernant la statue delphique de Hagias a fait connaître combien l'art de Lysippe était influencé par celui de Scopas, il est difficile de décider si c'est à l'art lysippéen ou à l'art scopasique qu'il faut attribuer certaines œuvres trouvées en Égypte, telles que la tête d'athlète entrée naguère au Louvre (6), ou la grande statuette d'Hermès qui fait partie de la collection Fouquet (7); en tout cas, ces œuvres, qui semblent bien dater du temps des Ptolémées, n'ont rien de praxitélien.

PAUL PERDRIZET

sippos, che si trovano molte sensibili in tutte le scuole artistiche dell'Asia minore ».

(1) *Strena Helgibiana*, p. 277.

(2) *Arch. Anzeiger*, 1895, p. 162.

(3) Longpérier, *Catalogue des bronzes*, n° 633.

(4) Overbeck, *Schriftquellen*, 1479-1484.

(5) Voir en dernier lieu Bernoulli, *Die erhaltenen Darstellungen Alexanders des Gro-sen*, p. 102 et 141.

(6) *Centenaire de la Société des antiquaires de France*, pl. IV.

(7) Perdrizet, *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 30, n° 40, pl. XVII.

